

Léopold Favre

M. Léopold Favre, dont l'état de santé depuis une année était très précaire, est mort hier mardi. Beaucoup de nos concitoyens en apprenant cette nouvelle éprouveront une douloureuse émotion que nous partageons.

Très cultivé, doué d'une grande finesse d'esprit, nature éminemment délicate et chevaleresque, dévoué aux causes humanitaires, représentant d'anciennes traditions d'hospitalité et de bienfaisante générosité aussi, cet homme excellent a occupé une place en vue non seulement dans notre ville mais aussi dans les milieux où s'exerce la charité internationale.

Sa maison de la rue des Granges, si riche en souvenirs, ornée avec tant de goût d'œuvres d'art de premier ordre, était souvent, comme au début du XIX^e siècle, le rendez-vous de personnages distingués de passage à Genève. L'aïeul avait réuni chez lui le premier comité européen pour venir en aide aux Grecs dans leur lutte pour l'indépendance ; le petit-fils devait consacrer la dernière partie de sa vie à tenter le sauvetage d'un peuple martyr.

Léopold Favre appartenait à une famille qui depuis plus de 400 ans est fixée à Genève et y a souvent joué un rôle important, notamment à l'époque des luttes qui suivirent l'établissement de la Réforme. Il descendait de ce Gaspard Favre-Mestrezat, un des chefs « libertins » dont on peut voir l'image en bas-relief sur l'un des murs de la petite Orangerie,

à la Grange » ; il était le petit-fils de ce char-
mant et trop modeste Guillaume Favre, l'ami
de Mme de Staël, qui l'appelait son « érudit
à la violette », le créateur de l'admirable bi-
bliothèque aujourd'hui propriété de la Ville.

Il avait fait à notre ancienne Académie puis
à Paris d'excellentes études de lettres. Au
cours d'un séjour à Göttingue, il s'était spé-
cialisé dans l'étude du sanscrit, sous la direc-
tion de Benfey. Cet illustre maître avait tour-
né l'attention de son disciple du côté des
grammairiens hindous, un des chapitres les
plus ardues de la littérature sanscrite. Par la
suite Léopold Favre s'était mis pendant quel-
que temps à l'école de Th. Goldstücker, de
l'University College de Londres, un savant
qui s'intéressait tout particulièrement, lui aus-
si, aux études grammaticales ; il avait été éga-
lement en contact avec les indianistes de Pa-
ris, avec Ed. Régnier et Hauvette-Besnault,
surtout. Une très vive amitié l'unissait à Ber-
gaigne et à Barth, deux grands maîtres de
l'indianisme français.

Sans négliger l'étude de la grammaire il
s'était occupé aussi avec passion de l'archéo-
logie de l'Inde. Et vers 1876 avec M. le pro-
fesseur Paul Olftramare, de qui nous tenons
ces renseignements, il avait organisé des séances
de lectures consacrées au Rigveda.

Trop tôt malheureusement, s'imaginant à
tort, en raison de la modestie excessive qui l'a
empêché de donner toute sa mesure, que le
succès ne récompenserait pas suffisamment
ses efforts, il avait renoncé à poursuivre ses
recherches dans le domaine des études in-
diennes. Mais il ne voulut pas que la riche col-
lection de livres qu'il avait formée : textes
classiques, grammairiens, philosophes, arché-
ologie, restât inutilisée et il en fit don pour
une partie à la Bibliothèque publique et univer-
sitaire et pour l'autre à la Faculté des lettres.
Celle-ci put en outre compter longtemps sur
les concours de Léopold Favre au moment des
épreuves de licence.

Dans le domaine de la littérature et de l'his-
toire il nous fait aussi mentionner sa publi-
cation, dans le tome VIII (1912) des *Annales
de la Société Jean-Jacques Rousseau*, de frag-
ments du manuscrit Favre de l'*Emile*, dit ma-
nuscrit P, dont Guillaume Moulton, fils de
Paul Moulton, le fidèle ami de Jean-Jacques,
avait fait don à Guillaume Favre. Cette pre-
mière version de l'*Emile* est du plus haut in-
térêt pour l'histoire de la pensée de Rousseau,
pour l'étude de son style, de ses procédés de
composition et pour sa psychologie. « Nous
assistons, dit M. Léopold Favre, au patient et
dur labeur par lequel l'écrivain a donné à sa
pensée, sa forme, son vêtement et sa parure. »
Et la description qu'il fait de ce manuscrit, ses
notes et ses commentaires sont d'une préci-
sion toute scientifique.

Dans l'armée Léopold Favre était parvenu
au grade de lieutenant-colonel d'infanterie
après avoir commandé, sans erreur, une com-
pagnie d'un des bataillons genevois, puis ce
bataillon lui-même. Il était très aimé de ses
hommes dont il dirigeait l'instruction avec
la fermeté et la parfaite bienveillance qu'il
montra en toute circonstance.

Pendant la guerre il travailla, avec un zèle
qui ne se démentit jamais, dans le bureau des
dépêches de l'Agence des prisonniers, en com-
pagnie de MM. Adolphe Chenevière et Emile
Ador, qui l'ont tous deux précédé dans la
tombe.

Mais, comme nous l'avons dit, ce fut, pen-
dant toute la dernière partie de sa vie, l'Ar-
ménie qui devint sa grande préoccupation. Ce
peuple héroïque qui a enduré, qui endure en-
core d'atroces souffrances si parfaitement im-
méritées, ne comptait pas d'ami plus dévoué
et plus compatissant. Il s'était complètement
donné à l'œuvre suisse de secours qu'il avait
contribué à fonder en 1896, devant l'arrement
de sa personne et de sa fortune, secourant les
victimes du « sultan rouge », ne perdant pas
une occasion de plaider pour la cause de jus-
tice et de solidarité internationales qui lui ten-
aient si fort à cœur et de protester contre
les iniquités qui se commettaient dans la ré-
gion de l'Ararat. Dans combien de circon-
stances ne l'avons-nous pas vu arriver à notre
rédaction, tout vibrant des nouvelles qui ve-
naient de lui parvenir, nous apportant notes,
documents ou appels à la pitié du monde ?
Huit fois il était allé jusque sur les bords

orientaux de la mer Noire ; il avait fait l'un
de ces voyages avec M. le prof. Georges Godet,
le grand organisateur de l'œuvre suisse.

« Il était en contact personnel avec d'innom-
brables Arméniens restés en Orient ou réfugiés
en Europe, nous dit M. le pasteur Krafft,
qui depuis 22 ans travaillait à ses côtés. Il a
sans cesse stimulé et encouragé tous ses col-
laborateurs et il a souffert plus qu'il n'est pos-
sible de le dire du sort de l'Arménie depuis
1915. Sa douleur, en particulier, fut atroce
lorsqu'il apprit la mort par le massacre ou à
la suite de la déportation, de la plupart des
protégés des orphelinats suisses ou améri-
cains qu'il avait connus et aimés. Que de ra-
cés de souffrances il a entendus dans sa ma-
ison toujours ouverte à l'Arménien, qui venait
à lui comme au représentant le plus sympa-
thique, le plus dévoué de la philarménie. Il a
été souvent appelé le « père des Arméniens »
et il avait reçu, par l'intermédiaire du patriar-
che d'Eschmiazin, une magnifique adresse
rédigée en vieux arménien et en latin, témoi-
gnant de la reconnaissance du peuple armé-
nien pour les innombrables services rendus. »

Ces choses-là devaient être rappelées au
moment où se creuse la tombe d'un homme
si complètement dévoué à une noble cause,
dont la modestie était excessive et dont la
charité s'exerçait d'une façon si délicate.

Nous oublions sans doute plusieurs des œu-
vres auxquelles Léopold Favre a participé,
mais nous en avons dit assez pour montrer
l'étendue de la perte que fait notre pays.

A sa famille, et en particulier à son fils, le
colonel Guillaume Favre, qui compte de nom-
breux amis dans notre maison, à ses collabo-
rateurs des comités proarméniens, le *Journal
de Genève* adresse l'expression de sa plus
vive sympathie.

Be.

Edmond Banderet

Journal de Genève

5 avril 1922

Léopold Favre (suite)

Au nombre des activités du défunt il y a
lieu de rappeler encore celle qu'il déploya com-
me membre du comité du Conservatoire de
musique. Membre actif de ce comité de 1893 à
1921, il en fut le vice-président de 1901 à 1919.
En 1921, il avait été nommé membre hono-
raire. Passionné de musique, bon pianiste, il
assistait comme membre du jury à d'innombrables
examens et présida à plusieurs reprises les
grands examens de virtuosité pour le piano.
Son rôle au Conservatoire fut, nous dit-on,
considérable et bénéficiait et il aida discrète-
ment plus d'un artiste à ses débuts.

Nous ne saurions non plus manquer de rap-
peler que Léopold Favre avait accepté, il y a
quelque trente ans, de faire partie du conseil
d'administration du *Journal de Genève*, qu'il
avait même présidé et où ses avis judicieux
étaient très écoutés.

id. 7 avril 22

Deux inconciliables — partout ailleurs qu'en lui — cohabitent chez ce poète : la fièvre de la recherche et la vertu de l'équilibre, la passion du risque et celle, si l'on peut dire, de la sérénité, le lyrisme à l'état constant et la plus entière et troublante possession de soi-même. Il épouse toutes les joies et connaît toutes les lassitudes. Il n'est épris que de l'instant, mais fait éprouver à la fois tous les aspects de la durée. Il suggère tour à tour l'appétit du néant et celui de la plénitude. Toute sa joie est vers l'avenir, mais qui donc traîne après soi un bloc plus lourd de son passé. Comme le dieu au double visage, il occupe le sanctuaire où les esprits, après toutes leurs batailles et pour se préparer à d'autres conquêtes, sacrifient à la paix. Je ne m'étonne pas que, pour les jeunes gens, il soit le seul auteur vivant de sa génération, le seul, nous l'avons dit, dont ils attendent encore quelque chose. Sans doute l'enseignement d'André Gide peut être dangereux, dans la mesure même où le jeu et le paradoxe en prolongent les lignes. Je n'admire pas aveuglément *l'Immoraliste*, dont certaines pages — de même que le caractère de Lafcadio dans les *Caves du Vatican* — trahissent davantage le sophiste que le moraliste ou le poète. Ce goût du bizarre et de l'arbitraire n'ajoutera pas grand-chose à la gloire de l'écrivain, beaucoup moins en tout cas que d'aucuns présentement ne se l'imaginent. Mais partout ailleurs, sa vision est si complète de tous les éléments de notre nature ; il tient un compte si précis de nos instincts et de nos rêves, de toute la nature humaine, qu'il serait bien étrange qu'on n'eût pas besoin dans la suite d'un pareil agent de liaison. « Un esprit qui puisse se déplacer », comme dit Jacques Rivière, voilà ce dont on ne pourra se passer. Et voilà pourquoi André Gide subsistera.

Si utile que soit ce rôle pour aujourd'hui et pour demain, la renommée de Gide sombrerait avec d'autres, s'il n'y avait pas son style. Je ne prétends pas le définir en quelques mots, ni l'opposer à celui de la plupart de nos contemporains. Il serait étonnant que la combinaison de dons contraires, ici encore, n'en fit pas toute la beauté. Le goût de la tradition et l'esprit de nouveauté, la contrainte et la licence, un caractère à la fois musical et « intellectuel », tout ce qu'il faut pour surprendre et ne point dérouter, et ceci surtout, qui est l'art français, passion et réserve. Cette formule du classicisme en dit long¹ :

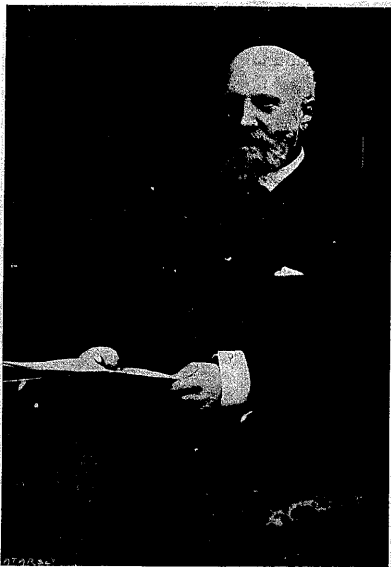
« Le classicisme — et par là j'entends : le classicisme français — tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie. Chacun de nos classiques est plus ému qu'il ne le laisse paraître d'abord. Le romantique, par le faste qu'il apporte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité, de sorte que chez nos auteurs romantiques sans cesse le mot précède et déborde l'émotion et la pensée ; il répondait à un certain émoussement de goût résultant d'une moindre culture — qui permit de douter de la réalité de ce qui chez nos classiques était si modestement exprimé. Faute de savoir les pénétrer et les entendre à demi-mot, nos classiques dès lors parurent froids, et l'on tint pour défaut leur qualité la plus exquise : la réserve. » La réserve, c'est-à-dire ce sentiment de la ressource qui, selon Gide, est le génie. Je ne la trouve pas ailleurs, en ce temps-ci, au même degré que dans son œuvre.

CHARLY CLERC.

Léopold Favre

Genève vient de perdre un de ses meilleurs citoyens, qui l'a aimée et servie avec ferveur et désintéressement, et, à sa manière, qui était la plus haute, fit aimer et vénérer son nom au loin.

D'autres diront ce que fut ce brillant représentant d'une longue lignée genevoise dont l'histoire est intimement mêlée à celle de la Cité, qui incarnait en sa personne, avec une bonne grâce et une élégance auxquelles on ne résistait pas, les meilleurs caractères de la race. Nous sommes bien certains de ne pas être démenti en affirmant que ce Genevois « de la haute » était l'une des figures les plus populaires de Genève dans tous les milieux, même dans ceux où l'on est le moins enclin à entonner les louanges de l'aristocratie.



Cliché F. Bôtsonnas.

Léopold Favre. (1846-1922.)

Sa belle prestance et son fin visage qu'éclairait un si bon sourire lui gagnaient toutes les sympathies. Hier encore, dans la rue, alors que son nom était prononcé, un homme dont les tempes grisonnent, déclarait : « Jamais je n'oublierai l'impression que me fit lors de mon premier service militaire dans la cavalerie, en 1881, au premier matin, notre lieutenant-colonel Léopold Favre, traversant seul, au galop, sur son bel alean, la plaine de manœuvres de Bière. »

Après d'excellentes études de lettres à l'ancienne Académie de Genève, il fit un séjour à Paris, puis à l'université de Göttingue et enfin à l'University College de Londres. Sous la conduite de maîtres tels

¹ Classicisme, *op. cit.*, p. 95-96.

que Benfey, Th. Goldstücker et d'autres indianistes connus, il avait poussé assez loin l'étude du sanscrit et de l'archéologie de l'Inde. Un besoin inné de perfection et son extrême modestie l'empêchèrent de tirer tout le parti qu'il aurait pu de ce travail. Il possédait à fond les principales langues européennes et suivait de très près le mouvement intellectuel contemporain.

Léopold Favre s'intéressa toujours à toutes les manifestations de la vie genevoise. Il s'occupa très activement du Conservatoire de musique, et fut le vice-président de son comité de 1901 à 1920. Son hôtel de la rue des Granges, où les fêtes n'étaient alors point rares, s'ouvrait volontiers aux artistes de passage dans notre ville. Nous gardons encore très vif le souvenir de la brillante et si cordiale réception qui y fut offerte aux participants de la Fête des Musiciens suisses de 1904.

Rappelons aussi un trait qui complète nous semble-t-il assez heureusement cette physionomie très genevoise de gentilhomme démocrate. C'était le 29 juin 1912. Genève fêtait le 200^e anniversaire de la naissance de Jean-Jacques. Dans les principaux quartiers des tables avaient été dressées pour les pique-niques populaires à la vieille mode genevoise. Léopold Favre avait pris sa place à celui de la Treille. A la fin, il se leva et, en quelques paroles émouvantes, voulut affirmer l'attachement pour leur Cité des descendants du Promeneur solitaire, qui se recrutent dans toutes les classes de la société. « Genève, s'écriait-il, ne forme qu'une seule famille et la demeure de cette famille est ouverte à tous ceux qui veulent sincèrement travailler à son bonheur. »

Heureux peuple que celui qui sait ainsi communier fraternellement dans de grands souvenirs.

* * *

Il y eut cependant une coupure profonde dans la vie de cet homme.

En 1896 un fait survint qui provoqua en lui une crise morale telle que son activité prit désormais un caractère très différent et qu'une nouvelle échelle des valeurs s'imposa à lui.

Dans l'été de cette année-là se répandit en Europe la nouvelle des premiers grands massacres d'Arménie. A Lausanne, notre ami Albert Bonnard traduisait fiévreusement la fameuse brochure du pasteur Jean Lepsius, qui donnait, des grandes tueries d'Arméniens à Van, en juin 1896, puis de celles de Trébizonde, Erzeroum, Bitlis, Sivas, Angora, etc., un récit sobre, systématique, solidement étayé de toutes les preuves désirables.

Aussitôt chez nous quelques hommes de cœur s'émurent, le professeur Georges Godet de Neuchâtel et Albert Bonnard les tout premiers. Des comités de secours se constituèrent, à Neuchâtel, à Lausanne, à Genève, à Berne, à Bâle. Ce fut, m'assure-t-on, une femme de cœur, Mme Merle-d'Aubigné, qui attira d'abord l'attention de Léopold Favre sur ce drame.

Toujours est-il que celui-ci assista à la première réunion des délégués des comités de secours aux Arméniens qui se réunit à Lausanne.

Dès cette heure une vie nouvelle commençait pour cet homme. Il se donna à cette œuvre et lui consacra les années qui lui restaient à vivre, c'est-à-dire plus d'un quart de siècle.

A cinq ou six reprises il part pour l'Asie Mineure, parcourt l'Arménie, juge par lui-même, sur place. Il crée là-bas des orphelinats où il installe des centaines d'orphelins. Il faut le dire, c'est en grande partie grâce à son effort personnel, à sa générosité et à sa foi conquérante que cette œuvre suisse de secours aux Arméniens s'est d'abord réalisée, puis développée.

Son activité en faveur du peuple arménien a d'ailleurs bien vite dépassé les limites de notre pays. Plus que personne, Léopold Favre sut, par contagion, gagner des sympathies à la cause arménienne, établir des rapports de liaison entre les personnalités influentes de ce mouvement dans tous les pays de l'Ancien et du Nouveau Monde : Lord Bryce, H. et N. Buxton en Angleterre, Lepsius en Allemagne, Bérard, Francis de Pressensé, Pierre Quillard en France, les grands philanthropes des Etats-Unis, le Dr Peet, C. Vickrey, tant d'autres. Sa maison de la rue des Granges — où désormais on ne dansait plus — devint une sorte de quartier-général de la défense arménienne. Il entretenait une correspondance considérable aussi avec les orphelinats arméniens dont il connaissait personnellement nombre de pensionnaires et tout le personnel. Là-bas, les enfants le nommaient couramment *leur père*. Ce qui nous a toujours frappé dans ce sacerdoce — le mot n'est pas trop fort — c'est que tout en s'intéressant aux destinées de la nation arménienne, Léopold Favre ne cessait de songer aux individus dont il semblait vraiment porter les soucis et les deuils. Que de malheureux exilés ont trouvé là-haut, dans la maison dont la vue plonge sur les marronniers de la Treille reconfort, aide et conseil!

On comprend, n'est-ce pas, avec quelle vénération le nom de Léopold Favre est prononcé par les Arméniens. « Chez nous, me disait Avétis Aharonian, le délégué de l'Arménie aux négociations de paix, on l'appelle couramment le Père des Arméniens. Notre premier soin, lorsque la patrie nous sera rendue, sera de lui élever une statue à Erivan. »

Hélas ! pauvre Arménie !..

La faillite de tous les engagements pris par l'Europe à l'égard de l'Arménie et l'abandon de l'Amérique ont assombri les dernières années de Léopold Favre et certainement abrégé sa vie. C'est en revenant de rendre visite imprudemment le soir à leur hôtel à des délégués des secours américains aux Arméniens qu'il dut se mettre au lit pour ne plus se relever.

Le nom de Léopold Favre restera en bénédiction dans bien des cœurs arméniens, et avec lui celui de Genève dont il reste à jamais inséparable.

Et pour nous qui avons eu le privilège de le connaître, et par conséquent de l'aimer, il demeurera un exemple.

LOUIS DEBARGE.

NOS LECTEURS

Léopold Favre

Il y a cinquante ans que mourut Léopold Favre. C'est ce que nous rappelle la petite revue que publient en allemand les groupements suisses des Amis des Arméniens. Il existe en effet des orphelinats, des asiles pour aveugles et pour vieillards en Grèce, en Turquie, au Liban qui rappellent les tribulations d'une ethnie partout minoritaire dont les pires sont celles dont elle a été la victime en Turquie.

Une grande émotion a saisi toute l'Europe quand furent connus les massacres ordonnés par Abdul Hamid. Des comités de secours se constituèrent. En Suisse un groupement fut formé dont Léopold Favre fit partie dès 1896 jusqu'à sa mort en 1922. Le Genevois Eynard avait été le pionnier du mouvement philhellène, Favre fut le pionnier de l'aide à l'Arménie. Il avait jusque-là consacré sa vie à des études, suivi des cours à Paris, à Göttingue et à Oxford, et était devenu lui-même sanscritiste. Partout, dans l'armée et dans la cité, il jouissait de l'estime générale que lui valaient son civisme, sa bienveillance et sa générosité.

Toutes ces qualités, il les mit au service de l'aide à l'Arménie. Il écrivit articles et brochures, entreprit des démarches diplomatiques, et fit en Turquie dès 1897 six voyages ; plusieurs furent des séjours plutôt que des voyages, car il restait dans les camps, faisant la connaissance personnelle des gens ; il correspondait ensuite avec beaucoup de réfugiés. De Genève, il entretenait une active correspondance avec les principaux dirigeants des comités pour l'Arménie dans les pays qui coopéraient à la même œuvre, en Amérique, en Grande-Bretagne, en Belgique, en Hollande.

Sa belle demeure de la rue des Granges était accueillante aux Arméniens et aux amis des Arméniens ; pour le seconder il fit appel au pasteur A. Krafft-Bonnard qui lui survécut et présida un comité qui géra le foyer de Begnins, transféré bientôt à Champel, dont plusieurs élèves ont terminé leurs études au Collège, puis à notre Université, et, devenus citoyens suisses, ont fait carrière à Genève.

En pleine guerre mondiale la Turquie changea de gouvernement. Abdul-Hamid céda la place aux Jeunes Turcs dont la politique — si l'on peut parler de politique — à l'égard des Arméniens fut pareille : la minorité arménienne de nouveau décimée par d'affreux massacres.

Les Anglais arrachèrent la Palestine à l'Empire ottoman. Les puissances européennes proclamèrent leur intention de constituer un Etat arménien dans l'Est de l'Asie mineure. Léopold Favre mourut avec cet espoir. Mais la Turquie, victorieuse de la Grèce en 1922, obtint des puissances par le Traité de Lausanne en 1923 que les frontières de la Turquie restent inchangées, qu'aucun territoire ne lui soit enlevé.

Aujourd'hui, le fait que la petite Arménie dans le Caucase est soviétique empêche qu'elle soit devenue le foyer de tous les Arméniens. L'Arménie totalement indépendante voulue par Wilson n'existe pas. Une fraction infime du peuple arménien est encore en Turquie ; les autres sont dispersés dans les Etats de l'ancien et du nouveau monde.